Scolie

REMORDS

Sitôt que je m'avise d'être, survient
La dèche. Sitôt que l'amour me sourit,
La phynance me nargue. Je vais par les rues,
Muet, le plus souvent, le pas mal assuré,
Incapable... Ceux qui m'entourent
Ont plus que raison et sagesse gardées,
Mais pour sonder mes flops, mes déroutes,
Ma débine, il faut renoncer à ne rien
Comprendre à rien. Quand sonne
L'heure du blues, vous grimpez au rideau.
C'est tout pareil pour moi qui succombe
Toujours au charme entier du zéro.

in : *En Saison*, suivi de *Pierre, poussière*
Obsidiane, 2004 (Les solitudes)

biographie

Nimrod Bena Djangrang est né en 1959 au Tchad. Après l'école primaire dans son pays, des études supérieures en Côte d'Ivoire, puis à Amiens, où il obtient un doctorat de philosophie, il s'installe et travaille à Paris. Il écrit des poèmes depuis l'âge de seize ans et collabore à de nombreux périodiques. Prix de Poésie de la Vocation pour *Pierre, poussière* (1989), prix Louise Labé pour *Passage à l'infini* (1999) et prix Aliénor pour *La Traversée des jardins* (2001), il publie la même année *Les Jambes d'Alice*. Alors que la guerre civile s'empare de la capitale tchadienne, Nimrod relate l'idylle qui se développe entre un jeune professeur de français et une de ses élèves, Alice. Ce premier roman a reçu le prix Thyde Monnier de la Société des Gens de Lettres. C'était d'une certaine manière le roman du sevrage d'avec le maternel. *Le Départ* est un récit qui illustre la perte du paradis et des paysages de son enfance. Nimrod se souvient de N'Djamena au moment où Hissène Habré et ses Forces Armées du Nord s'installaient brusquement dans la capitale, repoussant des milliers d'habitants sur les routes de l'exode. Ce n'est plus le temps des longues rêveries. L'urgence est de s'en aller. On devine que cette longue

marche se prolonge vers Abidjan et jusqu'en France. Sans s'abandonner complètement à ses souvenirs, avec cet émouvant retour dans sa patrie, Nimrod nous offre des pages vraiment superbes de nostalgie et de tendresse.
(in : *World*, mars/avril 2005)

De 1997 à 1999, Nimrod est rédacteur en chef de la revue Aleph, beth (art, philosophie, littérature). En 2003, il fonde, à la demande de son éditeur et ami, François Boddaert, la revue de littérature francophone, *Ago-tem*, aux éditions Obsidiane.
(in : *La Poéthèque*)

bibliographie

A la médiathèque*

Pierre, poussière, poèmes, Obsidiane, 1989, Prix de la Vocation (Fondation Marcel Bleustein - Blanchet)
L'au-delà, article, in : Courrier de l'Unesco, 1er mars 1998*
Passage à l'infini, poèmes, Obsidiane, 1999, Prix Louise Labé*
En majesté, le soleil rouge et noir. Sur la peinture de Colette Grandgérard, essai, Aleph, beth, ouvrage à tirage limité
Les jambes d'Alice, roman, Actes Sud, 2001, Prix Thyde Monnier de la Société des Gens de Lettres*
La traversée des jardins, Aleph, beth, 2001, livre d'artiste avec le peintre Marie Falize, Prix Aliénor
Femelles et, toujours, grasses : poèmes sur la peinture de Colette Grangérard, in : Le Mâche-Laurier, 16 avril 2001*
Tombeau de Léopold Sédar Senghor, essai, Le Temps qu'il fait, 2003*
Les éléphants, poèmes, TranSignum, 2004, livre d'artiste avec le peintre Décebel
En saison, suivi de *Pierre, poussière*, poèmes, Obsidiane, 2004*
Le Départ, roman, Actes Sud, 2005*
Commerce de l'imagination, essai, Mémoire d'encrier, 2005
Léopold Sedar Senghor, en collab. avec Armand Guibert, Seghers, 2006*

Le nouveau monde, article, in : Le magazine littéraire ; 451, mars 2006*

enfance tchadienne

Le Départ,
Éditions Actes Sud

L'autobiographie sensible et lyrique de Nimrod, poète et romancier découvert par Senghor.

Après cinq volumes de poésie, un premier roman très remarqué (*les Jambes d'Alice*, Actes Sud) et un essai consacré au père disparu de la littérature africaine Léopold Sédar Senghor (*Tombeau de Léopold Sédar Senghor*, Le Temps qu'il fait), le Tchadien Nimrod nous livre, avec *le Départ*, le récit autobiographique de son enfance et de son adolescence au Tchad. Ce petit ouvrage d'une centaine de pages est placé sous le signe du père. Il s'agit du père biologique, cette fois, lui qui fut beaucoup aimé, beaucoup craint, mais qui fut surtout à l'origine de la venue à l'écriture du fils. Car ce père était un homme du Livre, livre avec un grand « L », livre dont il semait les paroles dans le désert

ouvert à la concupiscence des puissants et aux turbulences de ses habitants.
Dans les premières pages du livre, un souvenir émouvant qui donne le ton du volume. L'enfant descend le fleuve en pirogue en compagnie de son père. Soudain, ils se retrouvent face à face avec des hippopotames. « Ce matin-là, à Logone-Birni, il y en avait partout [...]. C'était comme si tous les hippopotames du Logone s'étaient donné rendez-vous dans la crique et son eau profonde. Il n'y avait pas un mètre d'espace libre. » L'embarras du père. Il craint d'aller de l'avant, de se frayer un chemin à travers ce troupeau de bovidés réputés dangereux. Il ne peut faire demi-tour car la pirogue se trouvait déjà dans le golfe et ses hautes falaises. C'est l'enfant, inconscient du danger, qui sauvera finalement la mise en demandant au père si c'étaient des vaches qui barbotaient dans l'eau. Ces mots magiques dissipent instantanément l'inquiétude du père qui prend son courage à deux mains et lance sa pirogue à l'assaut de ces drôles de mammifères. À partir de ce moment-là, l'enfant, qui avait vu son père « ratatiné » de peur, saura que son père n'était pas le héros qu'il avait imaginé.

Cette découverte des limites est le véritable thème du *Départ*. C'est une découverte douloureuse mais constructive dans la mesure où la prise de conscience de l'absence de toute matrice (l'incapacité des parents à sauver les enfants de la mort, celle du pays à protéger ses peuples) va aider le jeune Nimrod à se construire : se construire non pas comme un orphelin, mais comme celui qui ne peut compter que sur lui-même face à la guerre civile qui ne tardera pas à éclater, face à l'exil qui va s'imposer.

Malgré le poids d'une histoire personnelle et collective douloureuse qui perce à travers ces pages, *le Départ* n'est pas un livre sombre. Tout au contraire. C'est un récit lumineux et poétique, porté par l'écriture lyrique et pure de Nimrod et éclairé par le bleu du ciel tchadien que l'auteur, exilé aujourd'hui dans le froid et la brume de la France septentrionale, n'oublie pas : « Il y a encore des bleus très intenses. C'est après neuf heures qu'ils se manifestent, quand le ciel densifie sa surface par un effet de glacis. Alors l'azur dessine la plus hautaine des frontières. Rien ne lui correspond mieux que le paradis qu'on nous enseigne à l'école du dimanche... »

Tirthankar Chanda
in : *L'Humanité*, 24 mars 2005

les jambes d'Alice

Avec son premier roman Les jambes d'Alice*, le poète tchadien Nimrod mêle avec grâce le fantasme d'un homme et la lâcheté révélée par la guerre.*

« Le flux monotone des réfugiés avait failli engourdir mon attention, quand, soudain, mes paupières ont frémi. À quelque trente mètres de moi, au-dessus de la mêlée, émergeaient les têtes d'Alice et de Harlem. Âgées de dix-huit ans, ces nubiles sont deux championnes de basket-ball. Elles foulent le champ de la débâcle, embrassant un sort, hélas, des plus communs. » Un regard, un frémissement, une guerre civile, une apparition.

Le premier roman *Les Jambes d'Alic*e du Tchadien Nimrod pose dès ces premières phrases le cadre d'un récit, d'une lente dérive qui n'a peut-être d'amoureuse que l'étreinte illusoire de deux corps. Un professeur enfermé dans son fantasme peut dans les conditions dramatiques de la guerre

du Tchad se retrouver en compagnie d'une élève dont le corps, la silhouette, les aimables proportions sont enfin conquis. Mais, dans ce moment historique où le sort, de gloire en déroute, est pour chacun changé, le narrateur va découvrir aussi sa propre lâcheté, son incapacité à être amant et même homme. Dans ce court récit, d'une densité à la fois grave et sensuelle, Nimrod, résidant en France depuis 1991, sait créer cette ambiguïté des caractères et des situations qui laisse au lecteur sa propre perception de l'intrigue. *Les Jambes d'Alice*, après l'écriture de deux livres de poésie (aux éditions Obsidiane), est aussi le roman d'un poète.

Vous venez d'écrire un roman dont l'intrigue se déroule pendant la guerre du Tchad. Vous vivez en France : comment s'est élaboré ce livre ?

C'est la sixième tentative réussie ! En février 1979, quand a éclaté la guerre civile, nous avons dû fuir. J'avais déjà essayé d'écrire quelque chose. C'était la première fois que j'essayais de parler de cette guerre. Quand j'ai soutenu ma thèse de philosophie en 1996, j'ai à nouveau tenté d'écrire. C'étaient de grandes blessures, personnelles entre autres, mais cette difficulté d'écrire tenait aussi au fait que je suis poète et que la prose je ne sais pas m'y débrouiller... Il n'y a pas dans *Les Jambes d'Alice* une vraie intrigue, comme souvent dans les romans de poètes (comme Proust ou Céline). Proust, le récit c'est de la description et il se fait comme ça. Céline ce sont ses éructations... Ajoutons Aragon : ses livres n'ont rien de la composition classique.

Vous aviez besoin d'écrire à distance ?

Certainement. Quoique je puisse m'estimer être un exilé depuis toujours, puisque je viens d'une tribu minoritaire, les Kimois, appartenant à une religion minoritaire, le protestantisme, étant moi-même minoritaire (rires). La tribu des Kimois est formée de quatre grands villages qui totalisent dix mille âmes, soit quasiment rien sur six millions cinq de Tchadiens. Il fallait être très loin de ce pays pour commencer ce livre, qui appartient en fait à une trilogie, et, aussi, être à Paris pour me confronter à l'écriture. Je ne viens pas d'un peuple d'écriture, même si ma famille était une famille de lettrés et que le syllabaire c'était plutôt la Bible. Écrire pour un Africain n'est pas évident. Il m'a fallu lire, fréquenter des gens... Si la Bible supposait philosophie et théologie, manquaient dans le milieu où j'ai grandi la poésie et la littérature comme telles. Là, je suis un cheveu dans la soupe dans cette famille, ils se sont dit : « c'est un original on va le protéger » (rires). C'est ce qui m'a sauvé. Ils auraient bien voulu que j'écrive des cantiques, dans l'héritage de Bach... Mais dans mes premiers poèmes, je parlais déjà des « dieux » ! Cette sensibilité animiste a surpris.

Le narrateur de votre roman est un personnage trouble, qui fait preuve d'une certaine lâcheté.

Lâcheté parce que la guerre permet certaines choses. Certains hommes, tout à fait respectables, en temps de guerre deviennent de grands criminels ou de grands trafiquants. On se rend compte finalement que la société ne

vaut que parce qu'il y a la paix. C'est ce qui est sous-entendu dans ce récit. Le personnage principal des *Jambes d'Alice* ne serait jamais parti avec la jeune fille s'il n'y avait pas eu la guerre. Simplement il commet une faute en partant : il se lie à son fantasme, et on ne réussit jamais quand on agit ainsi. Il le dit, à propos de cette fascination pour les jambes de cette femme : « c'est dans cet intervalle que je brûlais ». Quand il se tient à distance, jouir ne vaut que par cette distance. Embrassée, la chose entraîne une catastrophe. Comme lâcheté, c'est une lâcheté sociale. À un moment, j'ai eu l'impression que je voulais montrer que les gens qui subissent une violence aussi grande que la guerre civile ne peuvent pas, malgré une volonté certaine, construire quelque chose qui puisse tenir sur ses bases. En même temps, il fallait que le narrateur vive cela. C'est quelqu'un qui ne manquait de rien. C'est la leçon que j'ai tirée de la guerre : on peut se faire une image de soi, parce qu'on a été relativement épargné. Mais dans une guerre, comme celle du Tchad ou de l'Afrique en général, tout change du jour au lendemain.

Vous avez écrit ce récit en France mais votre livre n'est pas « destiné » aux Tchadiens. Votre écriture n'a pas l'aspect de l'écriture nègre tel qu'on l'entend souvent...

Je ne cherche pas à faire un mixte, ce que font certains écrivains en « travaillant sur la langue », expression que je ne comprends pas. La langue française m'intéresse quand elle est pure, complètement normée. Je ne dis pas que j'atteins ça mais c'est mon fantasme, mon obsession. Je ne

comprends pas pourquoi on fait son français nègre. Écrire pour moi se situe au plus près du génie de la langue. Ça répond par ricochets à la question : est-ce que j'écris pour les Tchadiens ? On m'a suggéré d'aller au Tchad. Mais non, je n'ai pas écrit pour les Tchadiens Ce personnage principal qui dit « je » m'est proche parce qu'il me sert d'instrument pour explorer mon enfance, parce que *Les Jambes d'Alice* au fond je l'ai écrit pour témoigner de cette guerre, rendre hommage à ma mère et à mon enfance. Je me suis rendu compte que c'est ma vraie autobiographie. Ce qui compte c'est en me relisant de pouvoir me dire : tiens, là, ça sonne bien.

Marc Blanchet
in : *Le Matricule des anges*, n° 35, juillet/août 2001

extrait

Leurs pieds caressaient l'asphalte. Un vent bienvenu accompagnait leur balancement. Un vent propre ; mais d'une propreté qui ne se rapportait pas seulement à leurs chaussures. Ces pieds étaient portés par une grâce qui, en dépit de la distance, les faisait briller sous mes yeux. C'étaient de longues jambes que couronnaient à leur extrémité des Springcourt. Les pieds des deux jeunes filles formaient de belles assises ou, plutôt, des poches d'air dont le spectacle me rendait joyeux : il m'insufflait des atomes d'espoir, ces grains mal nommés de l'ivresse. Il me délestait, c'était l'hygiène du corps, et, par cette marque d'insigne connivence, semblait susurrer à mon oreille : être propre c'est respirer. Ainsi l'expression *se rafraîchir*, pour signifier que l'on veut prendre une douche, me traversa l'esprit. Il en est de même de la sensualité. Elle fait briller la peau, affichant ses lustres, ses ondes, et provoquant du même coup l'assentiment de tous.

Les pieds montent et tanguent dans l'espace - qui s'en trouve poli -, atterrissent et, de nouveau, rebondissent. Rien de violent, rien que de la souplesse. L'eau, l'air et le vent sont leur royaume. La sécheresse du sol ne trouble pas la vision que je m'en fais : ces pieds sont vraiment miraculeux, leur détente est un bonheur que tout fétichiste se doit d'adorer. Moi qui cours après le mirage, quelle impression

de bien-être, quelle récompense ! D'infimes frémissements me transmettent le rythme de ces pieds, et c'est l'extase à chaque pas !

La distance se creuse entre nous. Dans le soleil progressent Alice et Harlem ; elles sont arrivées au bout de la pente débouchant sur la courbure de la route, prochaine amorce d'une ligne droite jusqu'à l'horizon. On sent que leurs jambes esquissent un virage. C'est d'un même élan que leurs pieds vont et viennent, cadence quelque peu lassante et, cependant, assez véloce pour suggérer des variations que seul pourrait rendre visible un ralenti de cinéma.

Alice mesure un mètre soixante dix-neuf ; Harlem la domine de plus de sept centimètres. Une dissymétrie s'ébauche entre leurs épaules et se répète à l'échelle de leur taille. Ces corps fuselés remplissent l'espace de doux ressorts. Ils nourrissent le soleil, lubrifient ses subtils rouages, organismes coordonnés pour l'excellence. Ces corps réduisent l'inflation lumineuse, ils sont comme des molécules d'eau, le baume de la chair.

Au lycée technique - où j'enseigne depuis trois ans et demi -, les mardis et vendredis sont jours de fête. A dix heures quarante-cinq, lorsque l'épiderme des hommes et des choses gonfle, échauffé, irradié, saupoudré par l'étrange langueur du soleil, je retrouve dans le couloir ébloui le pied d'Alice. Elle n'était jamais lasse après la séance d'éducation sportive. La professionnelle qu'elle était ne faisait pas mentir son rang, contrairement à la moitié de la classe, bâilleuse, avachie. Ces heures-là étaient les plus éprouvantes. De toute façon, je devais solliciter ces têtes brunes avec beaucoup de tact. Pour les tenir en éveil, je

devais circuler le plus possible dans les travées de la vaste classe de vingt-quatre élèves.

De mon bureau, je n'avais d'yeux que pour le pied d'Alice. (...)

En général, après l'effort physique, elle quittait ses baskets. Elle n'était pas la seule à agir ainsi, et tous les professeurs toléraient cette initiative à cause de la canicule. Alice, au sortir des vestiaires, regagnait la salle des cours le plus souvent déchaussée, ses pieds ruisselant d'eau tiède. Et, une fois assise, elle étendait son pied droit - le pied d'appel. Tel était l'obstacle que je ne pouvais enjamber, comme il m'est souvent arrivé d'en faire l'expérience sur ces routes où, jadis, veillait le pieu des gardes-barrières. Je m'approchais de son pied mis en travers de ma route, me contentant de tenir la distance : c'est dans cet intervalle que je brûlais.

In : *Les Jambes d'Alice*
Actes Sud, 2006

le Départ

extrait

L'exil est ainsi fait qu'il faut toujours délaisser amantes, parents, amis. On en vient à perdre la manière de se raconter aux autres. Depuis que nous avons souffert ensemble, rien n'est plus comme avant. Nous continuons de contempler le crépuscule, de nous baigner dans le Chari. Il n'empêche. Quelque chose s'est perdu avec nos diverses infortunes. J'en pleure dans mon coin. L'horizon s'éloigne, son empreinte en moi qui, jadis, me grandissait.

Le temps des calculs serait-il venu ? Celui du sauve-qui-peut vers l'exil hors de soi, hors de toute amitié ? Pourtant, je ne demande qu'à revenir aux années glorieuses de jadis. A la volonté de se parfaire qui est un besoin d'amis. Oui, un corps traversé par l'espace où joue un enfant... La récré n'est donc pas finie !

On traverse des paysages, on s'en fait des alliés. Peine perdue. Ceux-ci ne sauraient éteindre en nous le feu sacré des pays défunts. A Abidjan, à Paris, de quoi ai-je pleuré ? De N'Djamena, que je sais inhospitalière ? De la lagune verte, luxuriante, premier pays au premier matin du monde ? Des platanes quand ils frémissent sur le boulevard du Montparnasse, le soir, en automne ? Rien de tout cela. Les rivages du Chari, l'énigme du monde gardée par-devers soi, constituent ce phénomène qui, au souvenir des miens, m'arrachent des sanglots. C'est en eux que je suis fondé. J'ai

reçu d'eux une mémoire qui m'a précédé. Elle détient ma formule. Comme les serpents, je peux me faire une nouvelle peau, mais l'originelle survit en dessous. Et, comme le bonheur, elle nous hante, nous rappelle au souvenir d'un riche passé. Heureux les hommes qui sont nés et qui sont morts dans le même paysage ! Ils ne connaîtront jamais le supplice des arrachements.

Un jour, on revient. C'est un geste qui se conçoit dans la transe, mais, à l'arrivée, se résout en aigreurs. Ainsi s'inversent les perspectives. Nous étions venus au-devant de la grande médecine, nous voulions être réparés, mais voilà que nous demandons des comptes, exigeons que le bonheur d'antan nous soit rendu. Pourtant, plus rien ne nous correspond - ni l'enveloppe des choses, ni leur essence.

J'ai revu N'Djamena il y a dix ans. Mon père est mort entre-temps. Il est retourné à la poussière, s'est coulé dans le paysage capital. Quel contraste quand on débarque d'Abidjan ou de Paris ! A la verdure succède un pays à jamais fauve. La terre, ici, n'a pas la majesté de la pierre. Là-bas, le bâti se veut éternel : une volonté en lui nous rend maîtres de la durée. Nous apprivoisons la mort.

Etant venu me recueillir sur la tombe paternelle, c'est la ville elle-même qui me paraît être devenue une succession de tombes. Ces planches de terre sablonneuse sont de la couleur de notre vie - une vie anonyme. Tout a été organisé pour qu'on s'en détourne. On les regarde comme des friches. Elles attendent d'être labourées par un paysan qui, dans vingt ans, les rendra à leur destin d'engrais naturels. Alors, nous serons soulagés. Car l'oubli est notre quête à nous tous tels que nous sommes. Pour l'instant, des

croix surmontent les tumulus sur lesquels sont clouées des épitaphes branlantes. Que le vent les emporte !

in : *le Départ*
Actes sud, 2005